C'était une liste – j'ai toujours adoré les listes – pour me forcer à « préparer mes bagages », comme maman m'exhortait à le faire toutes les cinq minutes. Je préférais mettre la tête dans le sable, comme si je n'allais pas m'exiler trois mois au Japon. Un automne à Kyoto. Toute une saison. Autant dire une éternité.

Nous étions déjà à la mi-septembre et je n'avais pas envie. Je n'avais plus envie. Et pourtant, le Japon, j'en rêvais depuis toujours. De son année d'études à Osaka (études de quoi ? il faudrait que je lui demande), papa avait rapporté un grand nombre d'objets et de livres, et des tas d'anecdotes. Sans trop y croire, il avait postulé deux ans auparavant pour obtenir cette résidence auprès du ministère des Affaires étrangères en présentant un projet de pièce inspiré des différentes formes de théâtre japonais, empruntant aussi aux danses religieuses shinto. La Villa Kujoyama accueille douze artistes français par an, en deux fournées semestrielles logées dans six studios. Depuis qu'il avait obtenu cette

bourse, je m'étais plongée dans les romans de Mishima, mais aussi d'auteurs contemporains comme Yoko Ogawa ou Haruki Murakami. J'avais regardé les films de Naomi Kawase, de Takeshi Kitano et ceux, plus anciens, d'Ozu. Et, avec Apolline, les dessins animés de Miyazaki.

Au dernier moment, maman a été appelée en renfort en tant que costumière sur un film espagnol et, comme elle n'avait cessé de le répéter pour nous en persuader, « une opportunité comme ça ne se refusait pas ! ». Elle s'était arrêtée de travailler peu avant la naissance de ma petite sœur et c'était un moyen pour elle de se remettre en selle. Il a été question un moment qu'elle emmène Apolline avec elle en engageant une baby-sitter. J'ai appris par la suite que c'était papa qui avait insisté pour qu'elle vienne avec nous. J'ai moi-même hésité, je n'étais plus dans les mêmes dispositions. Mais je n'avais plus le choix : je devais aider mon père à s'occuper de ma sœur, et je savais d'avance ce que ça impliquait. Jouer la jeune fille au pair tout en essayant d'étudier, qui plus est avec papa, qui n'est pas toujours facile à vivre, me semblait au-dessus de mes forces. J'aurais dû me fier à mon instinct.

J'avais déjà reçu des tonnes de documents du Cned. Je devais suivre mon année de première par

correspondance, du moins jusqu'à janvier. J'étais déjà censée travailler depuis début septembre. Et je n'avais pas fichu grand-chose, à cause de Mathias et de la bande que je rejoignais sur la plage dès que leurs cours étaient terminés. Nous passions notre temps à affronter les vagues, à gratouiller des guitares ou à taper sur des djembés autour de feux de camp, et à nous embrasser, bien sûr.

J'essayais de me remotiver en feuilletant des beaux livres sur le pays du Soleil-Levant. J'aurais dû ne pas tenir en place, sauter comme un kangourou. Et ça s'approchait. Plus que dix jours, neuf, huit… Mais le problème, c'est que j'avais rencontré Mathias, et que ça changeait tout.

Nous avions emménagé fin juin à Saint-Malo et, dès que nous avions eu fini de déballer les cartons, mon programme s'était résumé à poser mes fesses sur une serviette et à bouquiner en attendant que la mer se réchauffe. La nouvelle maison et son jardin me plaisaient énormément. À Paris, nous avions toujours eu des appartements de « caractère » (cheminée, moulures, poutres et pierres apparentes, tomettes), mais petits, sombres et bas de plafond. Nous avions enfin de l'espace, de la lumière et de la verdure. Avec la mer à cinquante mètres, quel luxe ! En quittant la

capitale, j'avais coupé les ponts, fait le ménage. Je n'y étais pas allée de main morte. Fatiguée des relations anciennes, j'avais saisi l'occasion pour repartir de zéro, faire peau neuve.

J'étais donc sur la plage en contrebas de notre impasse. J'essayais, sans trop de succès d'ailleurs, de mémoriser des rudiments de japonais lorsqu'une fille du groupe d'à côté est venue vers moi. Ils étaient une dizaine, je les avais repérés, ils avaient l'air de bien s'amuser. Elle m'a demandé ce que je lisais et a ouvert de grands yeux ébahis quand je lui ai montré la couverture. Nous avons commencé à papoter. Ça ressemblait à un interrogatoire, mais c'était la première fois que quelqu'un de mon âge m'adressait la parole depuis le déménagement, je n'allais pas faire la fine bouche. Au bout d'un moment, elle m'a proposé de les rejoindre. Et comme j'hésitais, elle a kidnappé ma serviette. « Tu vois, le mec blond là-bas avec les dreadlocks, il a craqué sur toi », a-t-elle ajouté. J'avoue que je suis tombée des nues. Avec mon maillot une pièce (de piscine, en plus, rien de très folichon), mes lunettes sur le nez (pour lire) et mes cheveux attachés, j'étais loin d'avoir des allures de sirène. Elle a insisté : « Je lui ai promis de te ramener. Viens ! Et si tu n'as pas envie de rester, y a pas de problème. » Encore

heureux, j'ai pensé. J'avais envie de me carapater, de remonter quatre à quatre les soixante-seize marches de l'escalier creusé dans la falaise pour me cloîtrer dans ma chambre, mais je l'ai suivie.

Quand nous sommes arrivés dans leur périmètre (ils se mettent invariablement à la même place, à croire que c'est leur carré réservé), ils rigolaient sous cape. Sauf Mathias, le blond, qui se cachait derrière un de ses potes, l'air furieux contre Blandine, la fille qui était venue me chercher. Il a fini par me regarder, a murmuré qu'il était désolé avec son sourire adorable. J'ai tout de suite remarqué ses yeux verts, sa peau dorée, ses lèvres charnues. À mon tour, j'ai baissé la tête. Alors on a piqué un fou rire. Deux minutes plus tard, ils ont crié : « On va à l'eau ? » et nous, on n'a pas décollé. On ne savait pas trop quoi se raconter (et même, par la suite, on ne peut pas dire qu'on ait beaucoup discuté, il faut bien le reconnaître). Mon pouls dansait la carmagnole. Mathias était plutôt timide. Je n'aurais pas imaginé le voir faire l'andouille avec ses copains. Il m'a effleuré le bras, très furtivement. Ça pouvait passer pour une invite, comme un geste involontaire. J'avais envie de pleurer. J'avais passé une sale année sur le plan sentimental. Et en y réfléchissant, jusqu'à Mathias, j'avais été